

Essai

Numéro 117, hiver 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61070ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2010). Compte rendu de [Essai]. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (117), 47–61.

histoire, essai biographique, économie



Collectif

RENCONTRER TROIS-RIVIÈRES
375 ANS D'HISTOIRE ET DE CULTURE
 Éditions d'art Le Sabord, Trois-Rivières,
 2009, 228 p. (avec CD) ; 39,95 \$

Tout en concédant quelques chapitres à la promotion de Trois-Rivières, ce collectif démontre superbement que la symbiose est possible entre l'histoire, le souci culturel et le mieux-vivre dans sa concrète quotidienneté. Rencontrer Trois-Rivières, c'est établir cette certitude. Grâce à ce livre, on apprend beaucoup. Plus encore, on est saisi d'admiration devant la réussite humaine que s'est offerte une ville de dimensions moyennes sinon modestes. Fidèle à son style, l'éditeur, les éditions d'art Le Sabord, amplifie l'écho des textes par une iconographie originale, diversifiée, évocatrice et belle. La gamme des angles d'observation offre de quoi satisfaire l'appétit artistique aussi bien que la curiosité historique. À cela s'ajoute un CD donnant vie à des voix d'hier et d'aujourd'hui : Maurice Duplessis, Gérald Godin, Albert Tessier, Raymond Lasnier, Clément Marchand...

Quelques textes méritent plus qu'une mention cursive. En peu de paragraphes, l'indestructible et fiable Marcel Trudel rappelle (ou révèle) que le site de Trois-Rivières fut le premier, cinq ans avant Québec, à induire Champlain en tentation d'enracinement. Rendant hommage à Radisson, à Des Groseillers, à Isabelle Montour, Serge Bouchard, dans un texte inspiré et documenté, souligne le contraste entre les vues éclairées des Amérindiens et les myopies têtues des Européens d'épée et de goupillon.

À Guy Godin, on doit l'accolade fraternelle au « député des mots », son frère Gérald Godin. Une question retiendra pourtant l'attention autant et plus que ces rappels, celle qu'ose l'historien Yannick Gendron : faut-il retirer à Laviolette son titre de fondateur de Trois-Rivières ? De fait, on en sait si peu au sujet de Laviolette qu'une ville aussi soucieuse que l'est Trois-Rivières d'histoire et de culture sera mal à l'aise aussi longtemps qu'on n'aura pas réévalué les mérites respectifs de l'évanescence fondateur officiel et ceux du capitaine Théodore Bochart du Plessis.

Bel exemple d'une ville qui perçoit mieux que d'autres la distance entre la culture et les chiffres exsangues des industries culturelles.

Laurent Laplante

Guillaume Lebeau
LE MYSTÈRE FRED VARGAS
 Gutenberg, Paris, 2009, 451 p. ; 34,95 \$

Auteur de polars, Guillaume Lebeau emprunte cette fois la loupe de Sherlock Holmes et se met en quête de Frédérique Audoin-Rouzeau, alias Fred Vargas. Fiche signalétique : « Archéozoologue distinguée, née en 1957, mère d'un enfant, inventeur génial d'une cape contre la grippe aviaire, défenderesse acharnée de Cesare Battisti, accordéoniste frustré, Vargas s'efface devant son succès, fuyant le *Who's Who* comme la peste ». Fred Vargas, jumelle de Jo Vargas, peintre contemporaine née elle aussi en 1957, à peine quelque dix minutes avant Frédérique, passe ici à la moulinette : dure épreuve en effet pour une auteure discrète qui fuit les feux de la rampe de voir ses

petits secrets étalés sur plus de 400 pages ! Les lecteurs de Vargas trouveront dans ce livre de quoi satisfaire leur curiosité... les autres risquent fort de succomber à la tentation de se procurer le premier « rom'pol » !

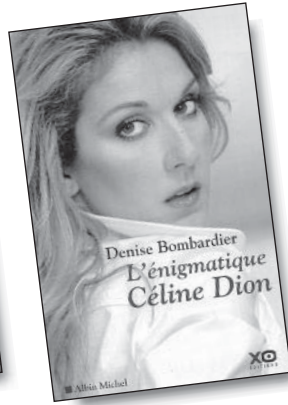
Guillaume Lebeau, à n'en pas douter, est un intime de l'œuvre de Fred Vargas. Appliqué et méthodique, il s'inspire de ses carnets de notes pour découper son pavé en neuf « Moleskine ». Tout y est, des notes biographiques au catalogue exhaustif des personnages et à leur généalogie, en passant par des rapprochements tantôt habiles, tantôt hasardeux, des comparaisons avec Magret, Arsène Lupin, Rouletabille et compagnie. Lebeau avance quelques hypothèses quant aux influences de Fred Vargas, nous parle de ses lectures, sans oublier quelques recettes inspirées des références culinaires qui abondent dans les romans de Vargas ! On trouve donc de tout dans *Le mystère Fred Vargas* : les portraits des personnages, de l'auteure, des faits incontestables, pas trop de papotages... On voyage en « Vargassie », cocktail de Danglard en main, accompagné d'un guide éclairé, en attendant, salivant, le pâté au lièvre de Lucien Devernois ou l'émincé de veau aux champignons façon *Le tonneau* que quelques cuistots en herbe s'empresseront de concocter !

Sylvie Trottier

Ellen Meiksins Wood
L'ORIGINE DU CAPITALISME
UNE ÉTUDE APPROFONDIE
 Trad. de l'anglais
 par François Tétreau
 Lux, Montréal, 2009, 317 p. ; 29,95 \$

Ellen Meiksins Wood a enseigné la science politique à l'Université York, à Toronto. Elle a publié plusieurs ouvrages traitant de l'histoire du capitalisme, et *L'origine du capitalisme, Une étude approfondie* est son premier essai traduit en français.

L'auteure rejette « [l']explication la plus courante portant sur l'origine du capitalisme [qui] présuppose que ce système émane naturellement de mœurs et de coutumes presque aussi anciennes que l'espèce humaine elle-même [et qu'il] suffisait de lever les obstacles qui l'empêchaient d'éclorre pour qu'il s'épanouisse pleinement ». Pour elle, la naissance et l'expansion du capitalisme n'avaient rien



d'inéluctable. Si ces événements se sont produits, ce n'est qu'à la suite de l'apparition de conditions bien précises. Et c'est dans l'Angleterre rurale du XVI^e siècle qu'elles ont d'abord été réunies. Car, là encore, Ellen Meiksins Wood s'inscrit en faux contre la conviction répandue voulant que le capitalisme soit en premier lieu apparu dans les villes. Elle rappelle que « [d]'après Marx, la modification majeure des rapports sociaux de propriété eut lieu d'abord dans la campagne anglaise, lorsqu'on a exproprié les petits producteurs. À la suite de cela, les seigneurs touchèrent des rentes toujours plus importantes, tirées des profits que réalisaient leurs fermiers capitalistes, tandis que de nombreux petits producteurs étaient expropriés de leurs terres pour devenir des cultivateurs salariés ». D'autres paysans chassés de chez eux prenaient la route de la ville. Cela a entraîné de profonds bouleversements sociaux et économiques, qui ont fait de l'Angleterre le pays au plus fort taux de population urbaine. La table était alors mise pour la prochaine conséquence du capitalisme : la révolution industrielle. Car ces gens réfugiés dans les villes allaient constituer, à la fois, les travailleurs et les consommateurs de produits de base qui permettraient son éclosion.

L'origine du capitalisme, Une étude approfondie est un ouvrage extrêmement bien documenté et articulé dans lequel l'auteure explique clairement les mécanismes qui ont conduit au capitalisme. Elle avertit également les lecteurs de la menace que ce système, laissé débridé, peut faire peser sur l'humanité et l'environnement.

Gaétan Bélanger

Joyce Carol Oates
JOURNAL 1973-1982

Trad. de l'américain par Claude Seban
Philippe Rey, Paris, 2009, 526 p. ; 39,95 \$

Quoi de plus fastidieux que de plonger, en spectateur passif, dans le quotidien de quelqu'un ! Rien de bien passionnant non plus à lire des commentaires sur de parfaits inconnus, sur des conférences, des mondantités, des réceptions auxquelles on n'a pas participé. Mais en revanche, quel merveilleux instrument de connaissance qu'un journal d'écrivain ! On y découvre la genèse de son œuvre et l'on assiste aussi parfois à l'acte d'écriture. On est témoin des fluctuations de sa vie, de ses moments d'angoisse, de ses jubilatons, de ses doutes, ses peines, ses projets... On est aux premières loges.

Un journal se décline au quotidien, ou presque. C'est un singulier témoin de la fuite du temps qui nous façonne au fil des événements. C'est le lieu où, en principe, la censure n'existe pas. Joyce Carol Oates y note des pensées et des expériences qui s'imprègnent en elle et deviennent matériau de création. Un journal permet d'observer, au fil des notes, ce qu'on oublie trop facilement dans le feu de l'action : qu'une vie est constituée de jours, d'heures, d'innombrables instants où la pensée évolue, revient en arrière, stagne puis fait des bonds : « La vie défile comme un torrent. Aujourd'hui, hier, demain ». Qui est Joyce Carol Oates ? Qui a-t-elle été ? Qui sera-t-elle ? Une multitude de personnes qui changent selon les circonstances, les étapes de la vie, comme nous tous. « La fascination d'un journal : on 'entend' son moi de naguère, on reconnaît la période

à certains points de repère, on s'identifie de nouveau mais pas entièrement... il reste toujours quelque chose... et ce quelque chose est ce qui a mûri, changé, en soi. »

Ce que l'on retient de ces extraits de journal, c'est l'extraordinaire vitalité qui s'en dégage, l'énergie qui permet à Joyce Carol Oates de mener une vie publique très active et d'avoir malgré tout une vie privée qu'elle consacre presque entièrement à son œuvre. Et quelle œuvre ! On connaît surtout ses romans, mais elle a tâté de tous les genres : nouvelles, poésie, théâtre, essais, critiques... et s'étonne elle-même de sa prodigieuse capacité d'écriture. Elle nous livre de précieuses réflexions sur le temps, la vieillesse, la mort, les regrets... sur le processus d'écriture, sur le plaisir qu'elle prend à réécrire tous ses romans, jusqu'aux épreuves qu'elle ne se contente pas de corriger.

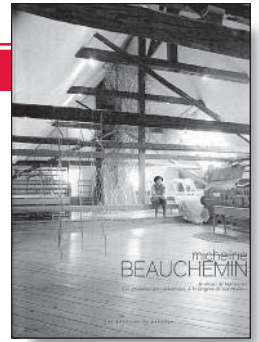
Un journal, c'est la vérité du moment, sans cesse revisitée. Chez un écrivain, c'est la mémoire de l'écriture.

Sylvie Trottier

Ian Kershaw
LA CHANCE DU DIABLE
LE RÉCIT DE L'OPÉRATION WALKYRIE
Trad. de l'anglais et de l'allemand
par Pierre-Emmanuel Dauzat
Flammarion, Paris, 2009,
175 p. ; 31,95 \$

Pour Ian Kershaw, rédiger le récit historique du seul attentat à aboutir contre Adolf Hitler est somme toute chose assez simple. Auteur de plusieurs volumineuses études sur le chef politique du III^e Reich, cet historien a accumulé au fil des années un impressionnant bagage de connaissances historiques qui se reflète dans la qualité des détails avec laquelle il parvient à reconstituer certains événements. C'est ainsi que ce livre sur l'attentat de Claus von Stauffenberg, baptisé « opération Walkyrie », permet un éclairage complet sur cet événement qui aurait pu changer le cours de l'histoire.

Cette opération prend forme dans l'esprit de certains militaires lorsque la Wehrmacht se trouve dangereusement embourbée en Russie et que le nombre de dissidents, flairant la catastrophe, va grandissant. Toutefois, pour tenter une action, il fallait trouver un personnage assez haut gradé qui gravite dans l'entourage immédiat de Hitler. Claus



Micheline Beauchemin, artiste

von Stauffenberg, blessé alors qu'il servait en Afrique du Nord en 1943, nommé ensuite à de hautes fonctions, était la personne tout indiquée. Profondément désabusé, il était persuadé que le Führer menait l'Allemagne droit vers un désastre. En quelques jours tout fut décidé. Entre le moment où la bombe fut amorcée et celui où les premiers conspirateurs furent exécutés, l'opération ne dura que quelques heures.

À la lecture de ce livre, trois éléments surprennent. Le premier est que plusieurs personnes ont planifié un attentat contre Hitler, et ce, dès le début de sa carrière politique, avant même qu'il n'accède au pouvoir. Le second est que nombreux étaient les dissidents. Dans le cas de l'opération Walkyrie, c'est plus de six cents personnes qui seront emprisonnées. Le dernier élément est que ces dissidents, germaniques jusqu'au bout des ongles, ont été jusqu'à rédiger avec minutie de nombreux documents détaillant la planification de l'élimination de leur dirigeant ainsi que l'organisation politique d'une Allemagne post-nazie, dont des extraits sont présentés à la fin du livre. Un livre qui permet encore une fois de constater que, derrière les bannières arborant le svastika, les Allemands étaient loin d'être unis pour une même cause.

Manouane Beauchamp

Denise Bombardier
L'ÉNIGMATIQUE CÉLINE DION
XO/Albin Michel, Paris, 2009,
234 p. ; 29,95 \$

Céline Dion est une mégastar internationale. Elle a vendu au-delà de 200 millions d'albums dans le monde, plus que toute autre chanteuse. Elle est sans contredit la plus célèbre artiste issue du Québec. On parle d'elle dans les médias, aux quatre coins de la planète. Et elle contribue, d'une certaine façon, à alimenter l'intérêt passionné que lui porte la presse. Pourtant, elle conserve autour d'elle une aura de mystère.

Dans son essai, la sociologue, journaliste et auteure Denise Bombardier tente d'interpréter, de décoder ce mystère. Elle présente son ouvrage comme « une tentative d'analyse du phénomène social que représente Céline Dion ». Elle déclare qu'aucune autre star « n'a joué dans sa propre société le rôle symbolique qui est celui de Céline Dion au Québec ». Pourtant il ne faut pas croire que

Micheline Beauchemin est une artiste reconnue. Le Musée national des beaux-arts du Québec vient de lui consacrer une salle et Laurier Lacroix, historien de l'art et lauréat du prix Gérard-Morisset 2008, vient de publier un bel ouvrage sur ses créations. S'il est vrai que l'œuvre de Micheline Beauchemin est exceptionnelle en ce qu'elle est à la fois tapisserie, sculpture et œuvre d'intégration, la manière dont l'auteur approche l'artiste et son œuvre est elle aussi fort intéressante.

Un, deux, trois, quatre... des lieux, des déplacements d'un lieu à l'autre, une ouverture à des cultures autres, l'apprentissage de techniques inconnues, un intérêt pour des matériaux différents. À travers tout cela, un mot : la *tapisserie* qui enchante l'artiste et qui, avec chaque changement de matériau, prend des allures inattendues. À ces changements, il faut ajouter ceux que connaissent le monde de l'art au Canada, d'une part et, d'autre part, les traditions artistiques parfois changeantes dans ces terres proches et lointaines où l'artiste est allée faire des découvertes.

À la lecture de ce livre, on suppose incalculable le nombre d'heures de conversations entre l'auteur et l'artiste et on devine aisément la confiance qu'elle a accordée à cet homme qui nous la fait connaître autrement qu'à travers la quarantaine d'œuvres publiques auxquelles s'ajoutent celles qu'expose le Musée national des beaux-arts du Québec. En effet, rien n'est laissé de côté et l'on sait pratiquement tout du parcours de cette artiste qui a su passer à travers les tourments de ce dernier demi-siècle pour créer une œuvre résolument originale, même si on y trouve des échos contemporains. Il est intéressant, par ailleurs, de voir comment l'auteur s'efface de temps en temps pour céder la parole à l'artiste elle-même ou encore pour aménager un espace à d'autres critiques qui, comme lui, ont développé une passion pour l'œuvre de Micheline Beauchemin.

Gérald Alexis

Laurier Lacroix
MICHELINE BEAUCHEMIN
Du Passage, Outremont, 2009, 192 p. ; 44,95 \$

la vedette québécoise fait l'unanimité, chez elle comme ailleurs. Denise Bombardier évoque notamment la controverse qui a éclaté lorsqu'elle a été décorée de la Légion d'honneur.

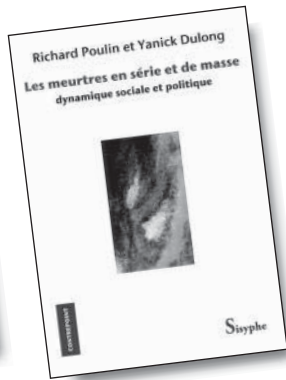
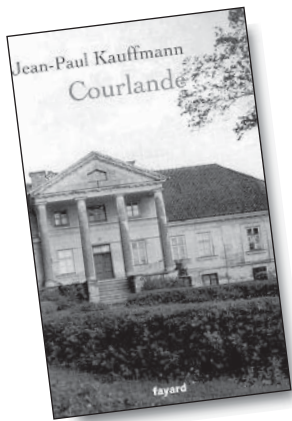
Afin de réaliser la mission qu'elle s'était assignée, l'auteure a accompagné l'artiste au cours de sa tournée internationale *Taking Chances*, de février 2008 à février 2009. Au Cap, à Québec, à Dubaï, à Montréal, en Australie, en France, elle a assisté, en témoin privilégié, aux spectacles, aux rencontres, aux déplacements. Cela lui a offert des occasions précieuses de recueillir les confidences de Céline Dion et de son entourage immédiat. Elle a pu constater son sens de la famille et l'amour immense qu'elle porte à sa mère, à son fils et à son mari, René Angélil. Cela lui a également permis

d'assister aux aléas qui se sont présentés en cours de route, notamment au drame que la vedette a vécu lorsqu'elle a perdu momentanément la voix, alors que la tournée se trouvait en Australie. Denise Bombardier a vu Céline surmonter cette épreuve. Elle l'a vue également rencontrer ses admirateurs les plus humbles et les grands de ce monde, toujours en faisant montre d'aisance et d'authenticité.

Mais l'auteure a voulu porter son regard plus loin et, derrière la star constamment entourée et adulée, à la réussite incontestable, elle a perçu une femme seule et parfois angoissée. C'est sans doute cette vulnérabilité qui fait que ses admiratrices et admirateurs sont nombreux à affirmer qu'elle est comme eux.

Gaétan Bélanger

l'écrit de voyage, sociologie, prostitution, musique



Jean-Paul Kauffmann
COURLANDE
Fayard, Paris, 2009, 299 p. ; 34,95 \$

La neige, le froid. Vigneault les a chantés et Jean-Paul Kauffmann les a affrontés en Courlande, terre balte de Lettonie. « J'avais compris que je ne connaîtrais jamais la vraie Courlande sans y attendre l'hiver. » Il l'a alors patiemment attendu au bord de la mer Baltique. « La neige a cintré toutes les formes. À la nuit tombante, le blanc crémeux prend une couleur nacré, puis gris fer. »

Cette histoire commence au Québec, dans les années 1960, alors que l'auteur y est coopérant. Années de toutes les audaces et de toutes les ruptures. « La Belle Province sortait de deux siècles d'obscurantisme. » Un béguin avec une blonde Courlandaise croisée à Montréal est à l'origine du roman. Puis, Kauffmann retourne en France, Mara quant à elle reste à Montréal.

Fin du premier temps.

Dans les années 1990, le reporter Kauffmann est envoyé en Courlande par un magazine de voyages. Heureux hasard. Ses doux souvenirs de Mara en tête, il part à la découverte de cette nation indépendante du « grand frère russe » depuis 1991. « Que pouvez-vous tirer d'une région de Lettonie qui a perdu son identité depuis 1945 ? La Courlande n'a plus d'existence propre », lui dit-on. Kauffmann insiste et persiste.

En douceur et en demi-teintes, le fin observateur nous entraîne dans ce pays tragique au charme infini, riche de légendes et d'interdits. Son récit de voyage prend

forme, la grande histoire renaît et mille histoires fascinantes – contemporaines ou pas – fleurissent. Le journaliste d'alors est aux aguets. Le voyageur et l'écrivain d'aujourd'hui croise les chevaliers teutooniques, les barons baltes et les nombreux fantômes laissés par les guerres qui y ont eu lieu.

En 2001, Mara se manifeste, comme si elle faisait partie d'un scénario dont elle anticipait les secrets. Pour mille raisons, l'article de Kauffmann ne sera jamais publié, ce qui lui donnera un deuxième souffle : *Courlande*, le livre.

Michèle Bernard

Richard Poulin et Yanick Dulong
LES MEURTRES EN SÉRIE ET DE MASSE
DYNAMIQUE SOCIALE ET POLITIQUE
Sisyph, Montréal, 2009, 126 p. ; 12 \$

Loin des ouvrages de Stéphane Bourgoïn, Robert Ressler et John Douglas, ces profiteurs qui ont mis au goût du jour l'analyse psychologique des tueurs « pluricides », l'essai de Richard Poulin et Yanick Dulong propose une approche sociologique du phénomène des meurtres multiples. L'avantage de cette optique est de se détacher des anecdotes souvent mâtinées de *psycho-pop* relatant l'attachement maternel lacunaire de l'assassin et ses sempiternelles carences affectives, pour orienter la réflexion vers la dynamique sociale qui permet l'émergence et la croissance de ce type de criminalité.

La victimologie révèle entre autres le discours sexiste et raciste sous-jacent encore

présent aujourd'hui, qui non seulement justifie le meurtre aux yeux du tueur mais ralentit aussi l'enquête, comme le montre le cas des prostituées autochtones assassinées dans l'ouest du pays. Ce document écorche aussi au passage la *pornocratie* ambiante dont les images se situent à la limite du délictueux.

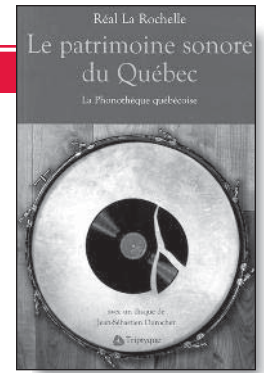
Quand nous extirperons-nous de cette violence ? Ce choix n'appartient pas à quelques délinquants psychopathes, mais à tous les membres de la société.

Suzanne Desjardins

Sous la dir. de Mélanie Claude, Nicole LaViolette et Richard Poulin
PROSTITUTION ET TRAITE DES ÊTRES HUMAINS
ENJEUX NATIONAUX ET INTERNATIONAUX
L'Interligne, Ottawa, 2009, 296 p. ; 25,95 \$

Tout comme le commerce, l'industrie de la prostitution s'est mondialisée et a pris un essor considérable. Les guerres et la pauvreté endémique de certaines parties du globe ont facilité la traite des êtres humains à des fins d'exploitation sexuelle, un marché des plus lucratifs. Des agences ont pris d'assaut Internet pour augmenter le tourisme sexuel et autres commerces du sexe, dont celui des enfants. Spécialistes reconnus et jeunes universitaires font le tour de la question dans *Prostitution et traite des êtres humains*. Ils répondent à ceux qui prétendent, entre autres, que le travail du sexe est un métier comme un autre, s'attaquent au préjugé voulant que la prostitution soit « le plus vieux métier du monde », impossible à enrayer, vu les « pulsions sexuelles masculines irrépissables ».

On trouve dans cet essai un portrait aussi précis que le côté clandestin de la prostitution et du trafic des êtres humains puisse permettre : des statistiques faisant état du nombre effarant de femmes victimes d'exploitation sexuelle, rappelant du même coup la forte dominante masculine de la « clientèle » ; le sort réservé aux prostituées, *objets sexuels* émotionnellement dissociés qui se droguent pour survivre, se suicident, meurent prématurément ou à petit feu ; le trafic de jeunes femmes de l'Europe de l'Est, par exemple, que l'on amène clandestinement vers l'Ouest en leur promettant un emploi, et qui se retrouvent sous la domination d'un proxénète ; jusqu'à la complicité de



dirigeants qui voient dans le tourisme sexuel une industrie florissante et un apport de devises étrangères.

Prostitution et traite des êtres humains fait également la recension des lois et règlements sur la prostitution, en montre les limites et présente la loi suédoise de 1999 comme un modèle. En effet, les auteurs du collectif prennent clairement position pour ce qu'ils nomment l'*abolitionnisme*, comme le fait cette loi qui criminalise les *prostitués*, tant clients que proxénètes, et considère les prostituées comme des victimes à aider puisque, selon eux, la prostitution, pas plus que l'esclavage, ne peut être libre et volontaire. Par conséquent, les auteurs réfutent les arguments aussi bien des prohibitionnistes et des réglementaristes, que des *déréglementaristes*.

Par la variété et la provenance des références, par la richesse des informations, cet ouvrage collectif, unique, offre un éclairage dont on ne saurait se passer dans le débat public.

Pierrette Boivin

Édition établie par Mireille Dottin-Orsini et Daniel Grojnowski
UN JOLI MONDE
ROMANS DE LA PROSTITUTION
Robert Laffont, Paris, 2008,
1117 p. ; 50,95 \$

Voici un ouvrage complet et incontournable à plus d'un titre. Tout d'abord, il réunit quelques récits de prostitution parmi les plus importants de la fin du XIX^e siècle, tels *Marthe, Histoire d'une fille* (1876) de J.-K. Huysmans, *La fille Élisa* (1877) d'Edmond de Goncourt ou *Boule de suif* (1880) de Maupassant. Figurent également au sommaire quantité de textes devenus introuvables, tous plus étonnants les uns que les autres : *La sortie d'Angèle* (1882) du « petit naturaliste » Robert Caze, mort à seulement 33 ans en 1886 ; *Chair molle* (1885), premier roman de Paul Adam qui lui valut de passer en cour d'assises sous l'inculpation d'outrage aux mœurs ; *Virus d'amour* (1886) d'Adolphe Tabarant, qui dresse une inoubliable nosographie de la syphilis, ce second mal du siècle après l'Ennuï.

Autre fait notable, ce volume assortit les textes d'un passionnant appareil critique et se clôt par le dossier « Documents », qui éclaire sous différents jours (notamment

La phonothèque québécoise

Même après 25 années d'écoute, de recherches et de publications sur la musique, je dois avouer bien humblement ne jamais avoir entendu parler de la Phonothèque québécoise, située sur le boulevard De Maisonneuve, à Montréal, et voisine de la Cinémathèque québécoise où je vais de temps à autre. Jamais entendu parler, donc, avant de lire ce livre unique qui retrace l'histoire méconnue de cette jeune institution encore fragile et dont le rayonnement n'atteint pas encore les régions du Québec.

Plus qu'un simple musée du disque ou qu'un musée de la radio, ce centre de diffusion et de documentation touche une variété de supports : des appareils produisant des sons, les disques, les archives et toutes les formes d'enregistrement. On y trouve aussi bien des enregistrements de radioromans, des pochettes de disques, des partitions que des livres sur la musique. La mission de la Phonothèque québécoise est de préserver et d'archiver les enregistrements sonores de toutes sortes, et de diffuser ce patrimoine.

Spécialiste de l'histoire de la musique et de l'opéra, le professeur Réal La Rochelle était on ne peut mieux placé pour relater cette aventure, puisqu'il en a été partie prenante avant même que ce projet ambitieux ne devienne réalité, en avril 1989. Celui-ci y a même contribué matériellement en offrant plusieurs des pièces de sa collection personnelle. Les dix-sept chapitres racontent de l'intérieur la gestation du projet, la recherche de financement, les premières activités, les partenariats et les appuis reçus. En prime, Réal La Rochelle nous fournit une sélection des disques irremplaçables qu'il emporterait sur une île déserte : liste de trésors méconnus choisis par un mélomane qui a consacré toute sa vie à apprécier et à collectionner les musiques. Parmi ses préférences, retenons plusieurs œuvres de Chostakovitch et quelques airs d'opéra. En supplément, on trouvera un CD de quinze minutes – très décevant – réalisé par Jean-Sébastien Durocher ; un collage assez cacophonique regroupant aléatoirement de courts extraits d'émissions juxtaposés à des échantillons de musiques diverses. C'est assez insupportable. On aurait pu présenter autrement, et plus précisément, certains morceaux rares des archives sonores de la Phonothèque québécoise.

Yves Laberge

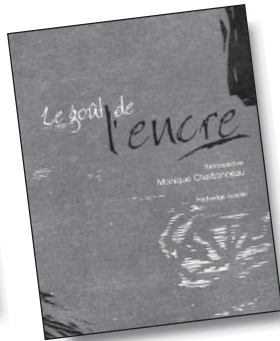
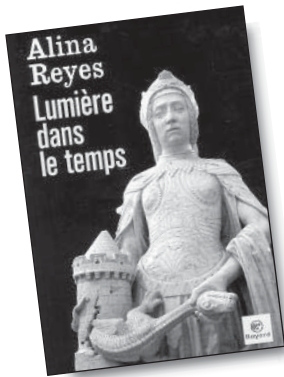
Réal La Rochelle
LE PATRIMOINE SONORE DU QUÉBEC
LA PHONOTHÈQUE QUÉBÉCOISE
Accompagné d'un CD de Jean-Sébastien Durocher
Triptyque, Montréal, 2009, 184 p. ; 30 \$

médical et policier) le mythe littéraire de la prostituée. Ce dossier comprend, par exemple, des passages de l'étude de 1836 de l'hygiéniste Alexandre Parent-Duchâtelet, souvent rééditée et remaniée par la suite, *De la prostitution dans la ville de Paris*. Le dossier fait également place à des extraits d'études d'anthropologie criminelle de Pauline Tarnowsky et de Cesare Lombroso, de même qu'à « Quelques paroles de 'filles' », qui nous font terminer cette lecture avec

l'impression que le tour d'horizon n'a négligé aucun aspect de la question.

Qu'avait de si particulier la prostitution à la Belle Époque ? Entre 1875 et 1906 s'est imposé le type de la putain, qui, par-delà sa valeur d'objet sexuel, a permis aux écrivains de sonder d'insoupçonnées vérités du cœur humain. Le « voyage au bout de la nuit » des filles publiques demeure une bouleversante découverte.

Patrick Bergeron



Alina Reyes
LUMIÈRE DANS LE TEMPS
Bayard, Paris, 2009, 187 p. ; 29,95 \$

Ce ne sont pas seulement 22 ans qui séparent *Lumière dans le temps* du premier roman d'Alina Reyes, *Le boucher* : ce sont des années-lumière. On ne retrouve rien ici des audaces lubriques de ce boucher aux mains expertes, qui avait « la chair dans l'âme ». Ici, c'est vers l'âme que la romancière érotique se tourne pour faire le récit de sa découverte de Dieu. Pourtant, la chair n'est jamais loin, car Reyes demeure convaincue que le catholicisme est une religion « charnelle et sensuelle » et que la chair communique un message spirituel.

Ce n'est pas le premier texte où l'auteure révèle un côté mystique. Elle a consacré l'an dernier un livre à Bernadette Soubirous, *La jeune fille et la vierge*. Or, *Lumière dans le temps* lui sert à rendre public son « grand amour » de Dieu. Née de parents communistes et athées, elle a vécu dans un entourage où Dieu était tabou. Elle a donc longtemps préféré taire le nom de sa passion. Paradoxalement, elle n'évoque pas l'aventure de sa foi comme un événement exceptionnel, mais elle insiste au contraire sur la simplicité et la quotidienneté de ses « rencontres » avec Dieu.

Par endroits, le livre de Reyes évoque les cris du cœur des nouveaux chrétiens (*born again*), puisqu'il est explicitement placé sous le signe d'une résurrection personnelle et qu'il recourt au vocabulaire de l'exaltation religieuse, avec des expressions comme « le fleurissement du Christ dans mon cœur ». Voilà qui risque de rebuter les lecteurs

moins réceptifs aux épanchements de la foi. Pourtant, il serait injuste de réduire ce livre à ce seul élément, livre que Reyes place aussi à l'enseigne de grands poètes visionnaires tels Blake, Nerval et, surtout, Rimbaud. En fait, cet ouvrage vaut par ses accents lyriques et sauvages, de même que par l'originalité de sa forme, « mêlant souvenirs d'enfance, pages d'un journal intime et méditations », comme l'indique la quatrième de couverture.

Patrick Bergeron

Hedwidge Asselin
LE GOÛT DE L'ENCRE
RÉTROSPECTIVE MONIQUE CHARBONNEAU
Presses de l'Université Laval,
Québec, 2009, 142 p. ; 37,95 \$

Le rapport de l'encre et du papier est un rapport singulier, bien connu de ceux qui le provoquent, à savoir les écrivains, les dessinateurs, les graveurs. Nous autres profanes, nous ne connaissons que les produits qu'engendre une telle rencontre et à laquelle participe l'esprit créateur. Ce sont le livre, le dessin, l'estampe. En réfléchissant quelque peu, on arrive à leur trouver un lien certain de parenté. Et lorsqu'en plus une bibliothèque choisit de les réunir dans ses espaces publics, alors c'est une heureuse réunion de famille.

C'est justement l'idée qu'a eue la Grande Bibliothèque de Montréal en proposant au public une rencontre avec l'œuvre de Monique Charbonneau, figure importante de l'art québécois. Peintre au départ, elle découvre et s'éprend de la gravure. À ce moment-là, dans les années 1960, l'estampe

est en plein essor dans la province. La gravure s'installera dès lors dans son œuvre et l'artiste la pratiquera jusqu'en 1995 avec une passion discrète, comme le souligne Lise Bissonnette qui présente le catalogue accompagnant cette exposition et qui, par ailleurs, donne à voir aussi quelques peintures de Monique Charbonneau.

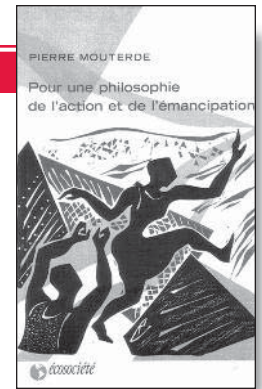
Puisqu'il s'agit de dire la passion d'une artiste pour l'encre, on pourrait se demander pourquoi mélanger peinture et gravure. Une réponse simple serait de dire qu'il y a là une volonté de montrer tous les champs d'expression pratiqués par Monique Charbonneau. On pourrait aussi penser qu'en les mettant dans un même espace, serait créée une parfaite occasion de comparer peinture et gravure. Et c'est là qu'intervient ce texte superbe de Georges Leroux, qui a souvent abordé des questions relevant de l'esthétique dans le domaine de l'art contemporain.

Bien entendu, il y a dans ce catalogue la fascinante traversée de l'œuvre de Monique Charbonneau que nous propose Hedwidge Asselin, commissaire de l'exposition. Ses choix sont judicieux et reçoivent l'approbation de l'artiste. Ainsi, voyage-t-on de thème en thème, passant d'un médium à l'autre. Et dans ce parcours fascinant, on découvre le livre d'artiste qui nous fait prendre conscience d'un tout autre lien de parenté : celui de l'image et du mot, cette fois.

Gérald Alexis

Nadine Mackenzie
LA RANÇON DE L'ESPIONNAGE
La nouvelle plume, Regina, 2008,
173 p. ; 18 \$

Nadine Mackenzie est écrivaine, journaliste et interprète. Elle présente ici un récit biographique dans lequel elle raconte des épisodes de la vie hors du commun de son amie Ioana. Celle-ci, décédée en 2003, lui a légué « tous ses papiers personnels et un certain nombre de documents historiques », contre l'engagement d'écrire un ouvrage posthume. Ioana appartenait à une famille aristocratique de Roumanie et, jeune femme, elle avait travaillé pour la CIA, la résistance roumaine et le MI5 britannique. C'était pendant la Seconde Guerre mondiale et au cours des quelques années qui ont suivi, alors que son pays s'est retrouvé



Action politique

sous le contrôle des Soviétiques. Ce fut une période extrêmement éprouvante et difficile pour Ioana et ses proches. Par exemple, en 1939, sa famille s'est trouvée assiégée, pendant trois semaines, dans sa résidence de Bucarest par des membres de la Garde de fer, une organisation fasciste qui commettait crimes et atrocités dans le pays. Plus tard, ses parents et sa grand-mère ont été arrêtés et torturés par le gouvernement communiste mis en place par les Russes. Son père était soupçonné, à juste titre, de travailler à la préparation d'un soulèvement destiné à rétablir la démocratie en Roumanie. Plus tard, il fut jugé et condamné aux travaux forcés à perpétuité. Quant à Ioana, elle a été condamnée à mort par contumace. Mais il y avait déjà un certain temps qu'elle s'était réfugiée au Canada après être passée par l'Autriche, l'Allemagne, la Suisse, l'Écosse et l'Angleterre.

La rançon de l'espionnage est le récit d'une vie passionnante, et c'est un ouvrage qui présente un intérêt historique certain. On y apprend notamment comment les Américains et les Britanniques ont voulu organiser, ou à tout le moins appuyer, une insurrection des pays d'Europe de l'Est qui étaient sous le joug soviétique. Ailleurs, on découvre que Ioana a caché, dans la maison familiale, deux généraux ayant participé au complot Walkyrie, cette tentative d'assassiner Hitler qui a bien failli réussir. Il est tout de même surprenant que, nulle part, ne soit mentionné le patronyme de Ioana, devenue Lady Roderic Gordon. Et ce, même si l'héroïne est décédée et qu'elle a « reçu d'un service d'espionnage la permission de rendre publiques ses activités ».

Gaétan Bélanger

Livre de militant. Chaleureux, pressant, farci de témoignages incisifs, marqué par la solidarité et l'espoir. Sans cynisme ni ton revancharde, Pierre Mouterde profite toutefois des spectaculaires ratés du modèle néolibéral pour inciter son époque et les nouvelles générations au partage plus équitable des ressources humaines et spirituelles. Il affirme même, non sans une juvénile candeur, que la cohorte montante jouit d'avantages conceptuels sur ses devancières : « Parce que nous sommes des vivants existant aux temps présents, parce que nous sommes à la pointe de cette flèche du temps au travers de laquelle ne cesse de se constituer et reconstituer l'humanité, nous avons le privilège de pouvoir regarder derrière nous avec un peu plus de distance que les générations précédentes ». Mouterde trace ainsi sa ligne de partage des eaux entre, d'un côté, ceux que freine la finitude de l'existence humaine et, en face d'eux, les fervents qui parient sur la vie et, plus précisément, sur le flux du présent. D'un côté, « tristesse et impuissance », selon le glas de Miguel Benasayag ; de l'autre, une philosophie nouvelle qui réaffirme qu'il est urgent, possible, enthousiasmant d'agir sur le réel.

Mouterde ne joue donc pas les équilibristes. La philosophie qui l'émeut, c'est celle qui sait « se préoccuper de ses liens pratiques avec la collectivité des humains, au sein de laquelle elle cherche à se faire entendre ». Cette philosophie tourne le dos aux courants mortifères (expression récurrente) et privilégie la capacité d'incarnation des idées, même s'il faut glisser plus vite sur les mérites abstraits.

Le propos est séduisant : « [...] participer à la reconstitution d'une conception du monde qui ne craindrait pas d'être holistique, prométhéenne et orientée vers la vie ». Plus que sur la rigueur théorique, il se fonde sur ce que Freud aurait appelé l'instinct de vie. Mouterde en est d'ailleurs conscient : « En sachant cependant que toutes ces caractéristiques recherchées visent avant tout à nous défaire de ce sentiment collectif d'impuissance et de tristesse dont nous avons parlé au début de cet essai ». Propos séduisant, répétons-le. Il ne serait pourtant pas mortifère de demander au siècle qui s'entrouvre de ne pas répéter les errances généreuses et meurtrières du siècle refermé. La mémoire ne cautionne pas forcément l'instinct de mort.

Laurent Laplante

Pierre Mouterde

POUR UNE PHILOSOPHIE DE L'ACTION ET DE L'ÉMANCIPATION

Écosociété, Montréal, 2009, 168 p. ; 25 \$

Guillaume Serina

BARACK OBAMA

LE PREMIER PRÉSIDENT NOIR

DES ÉTATS-UNIS

L'Archipel, Paris, 2009, 380 p. ; 27,95 \$

Récapitulation de la campagne à l'investiture du Parti démocrate jusqu'au lendemain de l'élection à la présidence en novembre 2008, le livre du journaliste Guillaume Serina a tout du livre du moment. *Barack Obama, Le premier président noir des États-Unis* est en effet la réédition « rafraîchie » de *Barack Obama ou le nouveau rêve américain*, du même auteur, paru en septembre

2008. Pourquoi deux parutions aussi rapprochées sur le même sujet ? Coup d'édition pour profiter d'une espèce d'*obamamania* ? Si les éditeurs y trouvent leur compte, le lecteur, lui, n'est pas sûr d'y trouver le sien.

À moins d'avoir vécu les dernières années sur une autre planète ou sur une île coupée du reste du monde, la lecture de ce livre vous apprendra peu de choses. Aux informations archiconnues sur l'enfance et la jeunesse de celui qui allait devenir le 44^e président américain, s'ajoute le rappel des grands moments d'une course à l'investiture largement média-

tisée qui, il faut le dire, ne manquait pas de suspens.

Ce qui intéresse davantage dans le compte rendu de Serina, ce sont les témoignages des citoyens, glanés lors des rallyes politiques et des caucus qu'il a couverts : Afro-Américains qui voient dans cette élection l'occasion de prendre une revanche sur l'histoire ; étudiants et jeunes travailleurs séduits par le discours de l'ancien travailleur communautaire ; immigrants qui se reconnaissent dans le parcours atypique de ce Métis. Tous les témoignages que nous rapporte le corres-

Essai littéraire, bouddhisme, biographie politique



pendant du *Point* et du *Parisien* composent une Amérique déçue par le virage pris par le pays sous l'administration Bush-Cheney.

Par contre les entrevues réalisées avec des proches d'Obama – anciens confrères d'études, partenaires de travail ou collègues en politique – brossent le portrait bien lisse et convenu d'un fils aimant, d'un étudiant studieux et responsable, d'un jeune diplômé idéaliste et d'un politicien ambitieux. Bref, on a l'impression que tout le monde s'est donné le mot pour ne pas faire d'ombre à l'image d'homme providentiel que l'on tente de créer, la presse au premier chef. Serina n'échappe à la règle. Tout son livre tend à la glorification du personnage.

Il est vrai que se faire élire à la présidence des États-Unis quand on est un homme de couleur est la marque d'un être et d'une destinée hors du commun. Le président sera-t-il à la hauteur des espérances suscitées par le candidat ? Peu importe au fond puisque Obama a déjà fait l'histoire. C'est ce qu'ont compris, deux fois plutôt qu'une, les éditeurs de Guillaume Serina.

Yvon Poulin

José Acquelin
PARADOXES DE LA FRAGILITÉ
EN MARGE DU POÈME
Québec Amérique, Montréal, 2008,
103 p. ; 17,95 \$

Imaginez un instant le cahier du poète. Celui qu'il trimbale un peu partout, dans lequel il griffonne, note, rature, écrit. Approchez-vous d'un peu plus près. Penchez-vous sur une page. Une toute petite page, une seule, lignée et garnie de deux marges sur les

côtés. Restez ainsi quelques instants. Et puis regardez.

Le dos courbé, l'oreille tendue, l'œil fasciné : c'est ainsi qu'il faut lire le beau petit livre du poète José Acquelin, intitulé *Paradoxes de la fragilité, En marge du poème*. Car c'est bien dans les marges qu'on est convié. Non pas dans l'écriture du poème, non pas dans l'accomplissement de l'œuvre, mais dans le lent, le patient travail de la poésie – qui est la vie, ou à tout le moins une certaine manière de vivre, d'être à l'écoute de tout, de rien. Des yeux, des mains. Des courants d'air entre les branches des peupliers. Des blancs entre les sons que font les voix des hommes. « Écrire commence quand on a débordé de la page. Vivre aussi. Et il en est beaucoup qui meurent dans les marges. » Et lorsque le poète écrit, et lorsque l'on se penche sur son travail, on découvre la générosité des marges, on aperçoit la pensée, le langage à l'œuvre.

Aphorismes, observations, réflexions, petites colères passagères, immenses questions tout enfantines, élans d'amour ou d'amitié démesurés : tout cela s'écrit dans les marges. On trouve, à côté du poème qui se déploie, toutes sortes d'autres voies esquissées, que l'on suivra peut-être plus tard. Ou peut-être pas. Car le poème n'arrive jamais seul : il naît de la pâte des mots, dès lors à sculpter, à creuser, à évier. Et, de tous ces éclats qui partent çà et là, de cette sorte de bran de scie langagier, il reste ce qu'il reste, c'est-à-dire de petites phrases vaguement obscures mais infiniment vraies ou encore l'ombre incertaine d'autres poèmes à reprendre une autre nuit, un autre lendemain matin. Bref, il reste ce qui n'a pas encore sa place et qui pourtant existe.

Une multiplicité de possibles : « Chaque poème défait et refait le monde. Ou plutôt déconstruit un monde pour mettre au monde les mondes qui semblent ne pas en être et qui pourtant le croisent si souvent ».

Oui, voilà bien la beauté des *Paradoxes de la fragilité* de José Acquelin : on y entend battre le cœur de la poésie, on y entend se débattre la pudeur des mots, là, juste là, à même son corps, sa tête, sa vie – qui ne sont jamais en somme qu'en marge de la vie qui les traverse et de la parole qui s'y insinue.

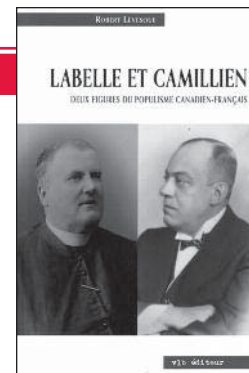
Alexandre Lizotte

Vincent Thibault
SOURCE DE BONHEURS
ET DE BIENFAITS
PETITE INTRODUCTION AU BOUDDHISME
Un Monde différent, Brossard, 2009,
143 p. ; 14,95 \$

Le bouddhisme attire, intrigue l'Occident. Des personnages comme le dalaï-lama ou le moine Matthieu Ricard touchent un large public avec leurs écrits et leurs conférences. L'Occident en voie de déchristianisation n'en a pas moins soif de spiritualité. *Source de bonheurs et de bienfaits* propose quelques pistes pour pénétrer dans le vaste univers du bouddhisme.

Le préfacier Jean-Marie Lapointe compare l'auteur à un guide accompagnant un voyageur qui s'apprêterait à partir pour une contrée où il n'est jamais allé. En effet, Vincent Thibault, engagé dans un voyage intérieur, invite le lecteur sur le chemin de l'éveil, cet état auquel conduit une recherche spirituelle authentique. Il prévient que son propos se coulera dans le rythme de la causerie plus que du texte d'idées. L'intention pédagogique ressort, avec des enchaînements et des répétitions propres à la conférence.

L'essai, sous-titré *Petite introduction au bouddhisme*, comporte quatre volets dont le premier, théorique, définit sommairement les concepts clés souvent malmenés dans le langage courant, tels que bouddha, guru ou lama, nirvana, etc. Le second se présente comme un récit illustrant le cheminement d'un néophyte au mode d'apprentissage lent, guidé par un maître respectueux. Le commentaire d'un verset clé invitant à donner un sens à sa vie et à en saisir l'essence fait l'objet du troisième



Populisme

volet. Quant au quatrième, il regroupe sous le titre « Caractéristiques d'une approche spirituelle complète et authentique » les « Quatre nobles vérités » et les trois aspects de la voie que sont « le renoncement véritable, l'esprit d'éveil et la sagesse supérieure ». Le changement de type de discours d'un volet à l'autre peut donner l'impression d'un texte éclaté, quoique les notes explicatives, renvois à des auteurs qui font autorité et à des textes fondamentaux, permettront au lecteur de poursuivre sa réflexion.

L'univers du bouddhisme semble incompatible avec beaucoup de valeurs de la société occidentale. Vincent Thibault, également auteur de *Graines d'éveil, Contes inspirés de la sagesse des Anciens pour dissiper les ténèbres*, a le mérite de vouloir y introduire son lecteur à dose homéopathique, sans dogmatisme ni prosélytisme, ce qui a l'heur de plaire.

Pierrette Boivin

Charles Denis

ROBERT BOURASSA

T. II : LA FORCE DE L'EXPÉRIENCE

Fides, Montréal, 2009, 455 p. ; 31,95 \$

Les années que raconte l'ancien secrétaire de presse de Robert Bourassa dans le deuxième tome de son panégyrique ont vu l'une des plus étonnantes résurrections politiques que l'on puisse imaginer. Dépossédé du pouvoir en 1976 et même battu par Gérald Godin dans son comté montréalais de Mercier, Robert Bourassa reconquiert à petits pas fébriles audience, crédibilité, majorité. Quand se referme le bouquin, Bourassa vient de laminer le Parti québécois au scrutin de 1985 et occupe de nouveau l'avant-scène politique québécoise. Cette remontée laisse comme principales victimes René Lévesque et Claude Ryan.

Sélectif et complaisant, l'auteur explique le miracle par la géniale lucidité de son idole. Selon lui, Bourassa manifeste une infaillible sûreté de jugement en tout domaine : il ridiculise les fumeuses théories monétaires de Lévesque et de Parizeau, propose et effectue la conquête hydroélectrique du Nord québécois, prononce l'oraison funèbre de l'État-nation, réhabilite l'entreprise privée, etc. La démonstration semble d'autant plus probante que, de fait, le Parti québécois enfle les erreurs stratégiques et les flottements

Robert Lévesque a beau, flamberge au vent, n'être l'ami de personne, il sait combler bien des attentes. La verve est là, la formule pique aux endroits sensibles, les références proviennent d'une large gamme d'horizons. Qu'il puisse tirer de ses dossiers deux biographies plus politiques que théâtrales n'étonnera que ceux qui aiment cantonner les auteurs à une unique plate-bande.

De l'examen de Lévesque, le curé Labelle se tire avec honneur. Peu raffiné, il compense par une bonhomie qui ne saurait pourtant tromper : à fréquenter la faune politique, le puissant curé a forcément appris à ignorer fermement les calculs dont il peut tirer profit sans avoir l'air de les approuver. Art tôt acquis et sagement dissimulé. Camillien Houde, c'est autre chose : la truculence ne parvient jamais à voiler l'ambition fébrile ou la fabuleuse plasticité des principes. L'homme explore toutes les niches, non pour choisir celle qu'exigent ses principes, mais pour savoir où renouveler sa clientèle. Les deux portraits confirment que la curiosité de Lévesque le rend aussi bon observateur du politique que des arcanes du théâtre.

On s'étonnera pourtant, malgré les précautions de la présentation, que les deux colosses écopent du même qualificatif. Le populisme leur est-il si commun ? Chez Camillien, le flair constitue « l'essentiel de sa politique », au point de rendre négligeable ou même inexistante la cohérence sociale ou politique. Chez le curé Labelle, au contraire, la visée est claire, inoxydable, envahissante ; c'est elle qui mobilise le charisme et le populisme. Dans un cas, le populisme est l'objectif ; dans le second, un instrument.

L'historien Lévesque résiste mal à la tentation de prononcer verdict sur verdict sur plus d'enjeux que nécessaire. Peut-être convaincrail-il s'il prenait le temps de s'expliquer ; il laisse place à la réticence quand il prononce l'anathème sans le justifier. Ainsi Lionel Groulx est un « patriotard de droite qui a pris la relève de Henri Bourassa », Olivar Asselin, « un mercenaire de l'écriture », Adélard Godbout, un politicien « terne » ; « les remous de l'affaire Guibord ont engendré chez ces prêtres dont les pères ont été Patriotes une dynamique nouvelle face à la question nationale »... Raccourcis qui se substituent aux démonstrations et qui auraient pu patienter jusqu'au prochain bouquin.

Laurent Laplante

Robert Lévesque

LABELLE ET CAMILLIEN

DEUX FIGURES DU POPULISME CANADIEN-FRANÇAIS

VLB, Montréal, 2009, 335 p. ; 27,95 \$

idéologiques. Le gouvernement péquiste perd avec constance chacune des élections partielles qui lui sont imposées, tandis que son chef s'aventure dans un « beau risque » fédéraliste qui lui coûte un schisme douloureux et plusieurs de ses meilleurs ministres. Denis a beau jeu de décrire la remontée de Bourassa comme un retour au sens commun et à une gouvernance prévisible.

À trente ans de distance, le lecteur serait malhonnête s'il versait dans l'anachronisme.

La boule de cristal de Bourassa n'était pas infaillible, mais aucune ne l'était. L'histoire prononce aujourd'hui sur les prémonitions de Bourassa un jugement dont l'époque était incapable. Exemple : l'euro unit l'Europe sans la niveler. Exemple : « Lévesque et Trudeau basent tous les deux leur philosophie sur le concept dépassé d'État-nation ». Autre exemple : « Il suffirait, déclare Bourassa en 1984, de quelques dizaines de millions de dollars pour régler dans les meilleurs



délais le problème de l'accès des malades aux salles d'urgence... » Autre proposition qui ferait aujourd'hui grincer toutes les dents : « Les revenus tirés des exportations d'eau douce pourraient avoir un effet inestimable sur la progression du produit intérieur brut du Québec et du reste du Canada ». Énormes erreurs d'aiguillage comme en commettent tous les gouvernants, mais qui détonnent dans la besace d'un infaillible. Du coup, c'est ailleurs qu'il faut chercher le secret de cette résurrection miraculeuse. Sans trop s'en rendre compte, Charles Denis explique cette magie : c'est grâce à l'affirmation inusable, au martèlement sans nuance, au harcèlement de l'adversaire que Bourassa doit sa deuxième ascension du sommet politique. Tout prétexte lui fut une occasion à ne pas échapper : discours, critiques, entrevues, apparitions... Quelques grandes intuitions, autant ou plus d'aiguillages douteux que chez autrui, mais surtout entêtement, patience, travail.

Laurent Laplante

Noëlle Adam Reggiani, avec la collaboration de Christian Mars
DANS LES YEUX DE SERGE
L'Archipel, Paris, 2009, 213 p. ; 29,95 \$

« Il suffirait de presque rien, peut-être dix années de moins, pour que je te dise 'Je t'aime'. » Cette chanson célèbre de Serge Reggiani (1922-2004) pourrait à elle seule résumer toute une partie de cet homme sensible et timide sous des dehors rustres. Né en Italie sous le nom de Sergio Spagni, il fut acteur aux côtés des plus grands (Simone Signoret, Yves Montand), dans les films de Claude Lelouch, de Julien Duvivier (*Marie-Octobre*) et de Claude Sautet (*Vincent, François, Paul et les autres*).

Cette biographie partielle découle surtout des souvenirs de la dernière compagne du chanteur, qui partagea sa vie durant les 30 dernières années. Noëlle Adam fait le portrait de cet homme talentueux, mélancolique, colérique, alcoolique incurable, en dépit de ses nombreuses cures. Son qua-

druple succès (sur scène, au théâtre, sur disque et au grand écran) et la richesse le laissent insatisfait et amer. Ses nombreuses conquêtes féminines l'ont parfois irrémédiablement blessé (et réciproquement) ; d'ailleurs, on apprend que la chanson « Madame Nostalgie » était un règlement de comptes adressé à l'excentrique chanteuse Barbara, autrefois sa compagne. Mais surtout, Serge Reggiani avait constaté la rupture entre la gauche française d'après-guerre et la génération suivante, qui constituait son nouveau public lors de ses récitals : « Il appréciait de moins en moins ces pseudo-intellectuels dont il connaissait trop les ressorts et les motivations, et qui formaient déjà ce qu'on appellera plus tard la gauche caviar ». Comble de malheur, son fils Stéphane Reggiani se suicide en 1980. Et déjà à partir de 1983, des amis comme Georges Moustaki croyaient en voyant Serge Reggiani que chaque soir à l'Olympia serait son dernier spectacle.

Contre toute attente, ce ne sont pas les déboires innombrables de Serge Reggiani qui m'ont charmé, mais plutôt le parcours de la biographe, Noëlle Adam. Danseuse réputée, elle travailla quatorze ans aux États-Unis et traversa au cours des années 1960 la vie de plusieurs acteurs en vue comme Henry Fonda et Sydney Chaplin – décédé en 2009. La première moitié de son livre évoque le quotidien des danseuses de ballet, la vie mondaine du New York des années 1960, la famille Chaplin dont elle partagera le quotidien durant plusieurs années. Elle a aussi joué un rôle de danseuse aux côtés de Louis de Funès dans la comédie *L'Homme orchestre*. À la limite, on pourrait ne jamais avoir entendu parler de



Serge Reggiani et apprécier quand même ce livre très vivant.

Yves Laberge

Bernard Poulet

LA FIN DES JOURNAUX

ET L'AVENIR DE L'INFORMATION

Gallimard, Paris, 2009, 217 p. ; 29,50 \$

Bernard Poulet est rédacteur en chef à *L'Expansion*. Il s'intéresse depuis longtemps à la presse et aux médias et, à ce propos, il a notamment publié, en 2003, *Le pouvoir du monde* aux éditions La Découverte. Dans *La fin des journaux et l'avenir de l'information*, il fait le point sur les menaces qui pèsent aujourd'hui, à l'échelle mondiale, sur la presse écrite, et il s'interroge quant à ses chances de survie. Par ailleurs, il affirme que l'information même a perdu le prestige dont elle jouissait et qu'elle n'est plus considérée par les grands groupes de communication que comme une marchandise parmi d'autres.

Selon Bernard Poulet, l'avenir des journaux – et des magazines – papier est bel et bien menacé. Leur rentabilité décroît sans cesse, affectés qu'ils sont par l'effritement du lectorat, la perte des budgets publicitaires et la chute des petites annonces. Rien ne semble vouloir arrêter l'hémorragie : les quotidiens ont beau licencier des journalistes en grand nombre, mettant en péril la qualité du contenu, les choses ne font qu'empirer. Le nombre d'exemplaires payés est en chute libre. Il est vrai que la concurrence livrée par Internet est féroce. Non seulement celui-ci offre-t-il une autre façon d'accéder à l'information, mais il accapare une part importante de la publicité. Sans compter que d'autres nouvelles technologies, comme l'iPhone, viennent prendre leur part de cette tarte aux propor-

tions limitées. La télévision, autre joueur à se partager les revenus publicitaires, est dans une situation précaire elle aussi. Les canaux, généraux ou spécialisés, ceux diffusés par câble ou par satellite, sont de plus en plus nombreux à s'efforcer d'attirer les téléspectateurs et les annonceurs. En conséquence, la qualité de l'information est, là aussi, menacée.

Mais les citoyens veulent-ils encore être bien informés ? Sont-ils encore intéressés par le journalisme d'enquête et d'analyse ? Bernard Poulet pose la question. Car, même sur Internet, les sites qui diffusent de l'information de qualité ne sont généralement pas de ceux qui jouissent d'une audience extrêmement élevée. En somme, c'est plus que l'avenir de la presse écrite qui se joue en ce moment, c'est celle de l'information elle-même...

Gaétan Bélanger

Marie-José Auclair et Mathieu Dupuis

LE QUÉBEC AU FIL DE L'EAU

L'Homme, Montréal, 2009,

242 p. ; 49,95 \$

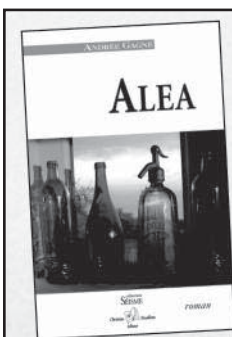
L'éducation à l'environnement peut utiliser diverses avenues pour sensibiliser la population, et particulièrement les plus jeunes, à notre devoir de protéger la nature ; pour ce faire, cet ouvrage de grand format, accessible à un large lectorat, se base principalement sur le cycle de l'eau, dans une multitude d'applications. Dans des chapitres très concis, *Le Québec au fil de l'eau* aborde plusieurs défis mondiaux centrés sur les réserves d'eau : la fragilité des systèmes aquatiques, le problème persistant des pluies acides, les conséquences des changements climatiques, les eaux souterraines, l'assèchement des surfaces liquides et la désér-

tification. Le texte touche également les aspects invisibles, symboliques et mythiques de l'eau. Celle-ci peut être à la fois fragile mais également forte, voire menaçante : on parle alors de l'énergie hydroélectrique des barrages et des inondations – souvent cycliques. L'ouvrage a le mérite de nous rappeler la rareté de l'eau et de nous conscientiser sur le gaspillage dont nous faisons preuve quotidiennement. On aurait pu à ce propos insister davantage sur les usages industriels de l'eau et sur la pollution causée par le secteur des pâtes et papiers – mais ce sera pour une autre publication...

À la fois beau livre et manifeste pour la sauvegarde de la nature, *Le Québec au fil de l'eau* émeut et éblouit, surtout par la beauté de ses images en couleurs. Toutefois, le texte est davantage impressionniste, et les affirmations, souvent entendues ailleurs, manquent d'assises. Ici, pas de sources ni de notes ou de bibliographie pour vérifier les nombreux chiffres, statistiques et projections dans le futur, sauf cet avertissement voulant que « selon le Fonds mondial pour la nature, pour soutenir notre mode de vie durant les années 2030, nous aurons besoin de deux planètes Terre ». C'est dommage, car l'étudiant voulant éventuellement citer cet ouvrage devrait pouvoir compter sur des références précises, qui ne se trouvent nulle part ici. Autrement, comment convaincre et convertir les détracteurs ?

Conséquent avec son propos, *Le Québec au fil de l'eau* est le premier ouvrage illustré de luxe à être publié au Québec sur du papier entièrement recyclé, certifié « Éco-Logo ». On ne peut que féliciter les éditions de l'Homme de cet engagement, en souhaitant que cette pratique louable soit désormais étendue à tout son catalogue.

Yves Laberge



Andrée Gagné

ALEA

L'auteure des recueils *Mikado* et *Eaux-vannes* nous propose dans ce tout nouveau roman une tentative de reconstitution de mémoire personnelle et d'identité. Au terme d'un long processus de guérison, les éléments du passé sont récupérés, nettoyés, exorcisés.

« Jeanne avait de la difficulté à faire des séquences sur le film de sa vie. Tout se mélangeait. Sa mémoire avait imposé et, tant bien que mal, elle essayait de reconstruire le puzzle. Elle savait que pour s'en sortir, elle devrait tout se rappeler. »

978-2-923438-28-3

roman

18,95 \$



Christian Feuillette, éditeur



collection
SÉISME

www.feuillette.ca

www.diffusionchf.ca